

Patriarcat d'Antioche et de Jérusalem



**HOMÉLIES
DES PÈRES DE L'ÉGLISE**

*pour les vingt-quatre dimanches
après la Pentecôte*

2025

Célébration liturgique selon Saint Germain de Paris
Texte officiel du Patriarcat d 'Antioche et de Jérusalem

Imprimatur du Patriarche Jacques III
8 février 2025

Edition 2025

Premier dimanche après la Pentecôte
«La Trinité»

Évangile : Matthieu 28, 16-20

Homélie de saint Léon

La majesté du Saint-Esprit n'a jamais été séparée de la Toute Puissance du Père, et du Fils : tout ce que la divine providence opère pour le gouvernement du monde, ce sont des actions de la Très Sainte Trinité, qui agit indivisiblement. C'est la même miséricorde qui nous fait grâce, c'est la même justice qui nous condamne ; il n'y a rien de divisé dans l'action, où il n'y a aucune différence dans la volonté. Le Père, le Fils, et le Saint-Esprit donnent les mêmes lumières. Si l'a Personne de celui qui est envoyé est différente de celle qui l'a envoyé, c'est pour nous faire connaître l'unité de Dieu et la Trinité tout ensemble: l'Essence divine est parfaitement égale, sans exclure la multiplicité ; ce qui vient de la même essence ne doit pas toujours être attribué à la même Personne.

Nous ne disons pas que le Père, voire le Fils, ou l'Esprit, coopère avec la Divinité puisque celle-ci est indivisible, mais nous disons que le Père a quelques actions qui lui sont propres ; que le Fils et le Saint-Esprit en ont de même, car ces actions concourent à notre Rédemption et achèvent l'œuvre de notre salut.

La Très Sainte Trinité a partagé entre elle tout l'ouvrage de notre Rédemption ; le Père a eu compassion de nos malheurs, le Fils s'est chargé d'y remédier, le Saint-Esprit a tout enflammé par le feu de Sa charité. Il fallait aussi que ceux qui devaient être sauvés agissent de leur côté, et que tournant leurs inclinations vers le Rédempteur, ils s'affranchissent de l'injuste domination du Démon. Dieu a

envoyé dans vos cœurs l'Esprit de Son Fils qui crie : «*Mon Père*» ; or le Seigneur est l'Esprit, et où est l'Esprit du Seigneur, là est aussi la liberté (II Corinthiens 3/17) : nul ne peut confesser que Jésus est le Seigneur, sinon par le Saint-Esprit (I Corinthiens 12/3).

Si nous nous appliquons à connaître, mes frères, ce que le Père, le Fils et le Saint-Esprit ont opéré dans la Rédemption du genre humain, ce qui est commun à toute la Trinité, ce qui est particulier à chaque Personne, nous considérons les actions de la nature et celles qui dépendent du corps et nous les transposons en Dieu de telle sorte que nous n'ayons point de sentiments indignes de cette même Trinité. Quoique l'esprit humain soit trop borné pour se faire une véritable idée de Dieu et que la plus haute éloquence n'en saurait parler assez noblement, cependant tout ce que l'entendement peut concevoir de l'essence, et de la Divinité du Père, si ce n'est conforme à l'idée qu'il a de l'Essence du Fils, et du Saint-Esprit, il a des sentiments contraires à la vérité et à la piété ; il est obscurci par les ténèbres de la chair, et il perd les bons sentiments qu'il croyait avoir du Père : c'est s'égarer sur la croyance en la Trinité, si l'on ne croit en même temps en une parfaite unité ; or l'unité ne peut être parfaite où il se rencontre quelque inégalité.

Ce qui convient au Père, convient au Fils ; ce que le Père et le Fils possèdent, le Saint-Esprit le possède de même, parce que toute la Trinité n'est qu'un seul Dieu. Cette foi n'est pas l'invention de la sagesse terrestre ; l'opinion humaine ne l'a point persuadée ; c'est le Fils unique de Dieu qui l'a enseignée ; elle a été confirmée par le Saint-Esprit, dont il ne faut point avoir d'autres sentiments que ceux qu'on a du Père et du Fils.

Deuxième dimanche après la Pentecôte

Évangile de saint Luc 14

Homélie de saint Augustin

Nous avons vu, dans l'Évangile, que nous sommes appelés au festin ; ou plutôt d'autres ont été invités ; pour nous, sans avoir été invités, nous y avons été conduits ; on nous a même forcés d'entrer. Un homme, dit le texte sacré, fit un grand festin. Quel est cet homme, sinon le médiateur de Dieu et des hommes, Jésus-Christ homme ? (I Timothée 2, 5). Il envoya dire aux invités de venir, parce que c'était l'heure du festin. Quels sont ces invités ? Ceux qui ont été appelés par les prophètes que Dieu a envoyés. Quand furent-ils invités ? Dès que les prophètes furent envoyés, ils n'ont cessé d'inviter les hommes au festin du Christ. C'est au peuple d'Israël que Dieu les a envoyés d'abord à plusieurs reprises, et ils n'ont cessé de presser ce peuple de venir au festin à l'heure marquée. Les Juifs reçurent les prophètes qui les invitaient, mais refusèrent de se rendre au festin. Comment ! ils reçurent ceux qui les invitaient, et ils refusèrent de se rendre au festin ! Oui, ils lurent attentivement les prophètes, et ne laissèrent pas de mettre le Christ à mort. Or, en le mettant à mort, ils nous ont préparé à nous-mêmes un festin à leur insu. Lorsque ce festin fut préparé, quand le Christ fut immolé, quand, après la Résurrection du Christ, on enseigna aux fidèles ce Banquet mystérieux qu'ils connaissent, que notre Seigneur a consacré de Ses mains et par Ses paroles, les apôtres ont été envoyés vers ceux à qui Dieu avait d'abord envoyé les prophètes, pour leur dire : «*Venez au festin*».

Il a distribué à Ses disciples les aliments de cette Cène mystérieuse, qu'Il a consacrés de Ses mains ; nous n'étions pas assis à cette table, et cependant tous les jours nous participions par la foi à ce Banquet sacré. Car il ne faut pas regarder comme une faveur le fait que quelques-uns furent assis à cette table servie de Ses mains sans avoir la foi. La foi qui vint dans la suite est mille fois préférable à la perfidie qui s'y trouvait alors. Paul, qui crut plus tard, n'y était pas, et le traître Judas était au nombre des convives. Et cependant, maintenant encore, à ce repas même, combien sont-ils, bien qu'ils n'aient pas vu de leurs yeux ce pain que le Seigneur tenait en Ses mains ou qu'ils ne l'aient pas goûté de leur bouche, combien sont-ils, dis-je, parce que c'est la même et unique table qui est toujours préparée, qui mangent et boivent à cette table leur propre jugement ? (I Corinthiens 2, 29).

Je suis le pain vivant qui suis descendu du ciel (Jean 6, 42). Ne préparez pas votre bouche, mais votre cœur. Nous sommes avertis de ce qu'est ce festin. Nous croyons en Jésus-Christ et nous Le recevons avec foi. Nous savons, en le recevant, ce à quoi nous devons porter notre esprit. Nous recevons peu en apparence, mais notre cœur y puise une nourriture abondante. Ce n'est pas ce que nous voyons, mais ce que nous croyons qui le nourrit.

Troisième dimanche après la Pentecôte

Évangile selon saint Luc 5, 1-7

Homélie de saint Ambroise

Il n'était pas inutile que saint Luc nous rapporte dans l'ordre où il le fait les trois paraboles du Sauveur : celle de la brebis perdue et retrouvée, celle de la drachme perdue et retrouvée, celle du fils qui était mort et qui reprit vie.

Quels sont ces trois personnages : le père, le pasteur, la mère ? Dieu n'est-Il pas le père, le Christ le pasteur et l'Église la mère ? Le Christ nous porte comme un bon pasteur puisqu'Il s'est chargé de nos péchés ; l'Église nous recherche avec la bonté d'une mère ; le Père nous accueille, à la façon d'un père qui prend soin de ses enfants. Telle est la triple manifestation de la miséricorde, de la sollicitude et du pardon.

Réjouissons-nous donc parce que le Christ porte secours à la brebis qui s'était perdue par la faute d'Adam. Les épaules du Christ sont les bras de la croix. C'est là que j'ai renoncé à mes fautes ; c'est sur les bras de ce gibet que j'ai reposé ma tête. Et cette brebis c'est tout le genre humain, un et divers, car tous nous sommes un seul corps, mais il y a beaucoup de membres (I Corinthiens 12, 20) ; et c'est pourquoi il est écrit : «*Vous êtes le corps du Christ et les membres de ses membres*» (I Corinthiens 12, 27). Le Fils de l'homme est venu sauver ce qui était perdu, c'est-à-dire tous les hommes, car, de même qu'en Adam tous sont morts, ainsi dans le Christ, tous seront vivifiés (I Corinthiens 15, 22).

Par ailleurs, elle est suggestive, l'image de cette femme qui se réjouit d'avoir retrouvé la drachme perdue. Cette drachme n'est pas d'une quelconque valeur, si l'on songe à son effigie qui est celle d'un prince. Il en va de même de l'Église créée à l'image du Roi des rois.

Nous sommes des brebis : prions le Seigneur de nous établir au milieu de Ses biens. Oui, nous sommes Ses brebis, gagnons Ses pâturages. Nous sommes des drachmes, évitons de nous dévaluer. Nous sommes des fils, hâtons-nous d'aller auprès du Père.

Quatrième dimanche après la Pentecôte

Évangile : saint Luc 5, 1-11

Homélie de saint Ambroise

Comme le Seigneur guérissait toutes sortes de malades, Il se vit constamment pressé par la foule de ceux qui attendaient avec ardeur d'être guéris. Vers le soir, la foule le suivant toujours on arriva au bord d'un lac. La foule continuait de le presser tant et si bien que Jésus monta dans la barque de Pierre. Et c'est cette barque qui, selon saint Matthieu, était battue par les flots, et que saint Luc nous présente remplie de poissons. Il est facile de reconnaître ici l'Église naissante engagée au milieu des périls, telle une barque dans les flots, cette Église qui connaîtra plus tard une abondante moisson. Les poissons, figurent tous ces hommes engagés dans le tourbillon de la vie. Le Christ au début dort aux yeux des disciples, ensuite Il commande. Il dort en effet dans la foi, Il veille. Écoutons d'ailleurs l'écrivain sacré nous dire comment Jésus dort : «*Moi, Je dors, mais Mon cœur veille*» (Cantique 5, 2).

Saint Matthieu a pensé justement qu'il ne devait pas omettre ce témoignage de la puissance du Christ commandant aux vents. Sa doctrine n'est pas humaine, prétendaient les Juifs, parce qu'Il commande aux esprits (Luc 4, 36), elle est le signe de la puissance divine. Le spectacle de la mer qui s'apaise, des éléments qui obéissent au commandement divin, des êtres inanimés qui se plient à une volonté supérieure, sont autant de marques extérieures de la puissance divine. Celui qui

arrête la tempête peut tout aussi bien commander aux esprits impurs : il n'y a pas là de contradiction, mais deux preuves d'une même puissance qui domine d'une part les éléments et d'autre part les forces de l'esprit.

Cinquième dimanche après la Pentecôte

Évangile : Matthieu 5, 20-24

Homélie de saint Jean Chrysostome

Si donc, lorsque tu présentes ton offrande à l'autel, tu te souviens que ton frère a quelque chose contre toi ; laisse-là ton offrande devant l'autel, et va d'abord te réconcilier avec ton frère et puis tu reviendras présenter ton offrande.

Ô bonté admirable de Dieu ! Ô amour qui surpasse tout ce que nous pouvons penser ! Il méprise sa propre gloire, lorsqu'il s'agit d'établir la charité que nous devons avoir les uns pour les autres. Ne voit-on pas clairement que ces menaces qu'il vient de faire ne sont pas dictées par l'aversion, ou par l'excessive sévérité, mais par l'extrême amour qu'Il a pour les hommes. Que peut-il y avoir en effet de plus tendre et de plus charitable que ces paroles ? Qu'on interrompe, dit-il, le culte que l'on me rend, et le sacrifice que l'on m'offre, parce que la réconciliation entre les frères est le sacrifice le plus agréable que l'on puisse m'offrir. C'est pourquoi il ne dit pas : Après que vous aurez offert le sacrifice, ou avant que vous l'offriez, mais lors même que vous avez commencé à l'offrir. Il renvoie celui qui le lui offre se réconcilier avec son frère. Il ne dit point que l'on remporte le présent, ou que l'on hâte le sacrifice, mais que, lors même qu'il est déjà commencé, l'on aille trouver son frère pour rentrer en grâce avec lui.

Il me semble que le Seigneur avait deux raisons de nous donner ce précepte ; la première pour nous signifier combien il estimait la charité ; que c'était le sacrifice le plus agréable qu'on lui pût offrir, et que sans elle il ne recevait point les autres. La seconde pour amener d'une façon très obligeante les hommes à se réconcilier entre eux.

Que ceux qui participent aux saintes cérémonies de la messe, et qui, ayant quelques inimitiés et quelque aversion dans le cœur, osent approcher de la sainte communion, écoutent ces redoutables paroles. Que ceux qui n'y ont point part encore, les écoutent aussi, puisqu'ils offrent à Dieu des présents et des sacrifices, c'est-à-dire leurs prières et leurs aumônes. L'Écriture en effet dit que ces deux choses tiennent lieu de sacrifice. Le sacrifice de louange m'honorera (Psaume 49, 23). Et ailleurs : Que l'élévation de mes mains vous soit agréable comme le sacrifice du soir (Psaume 140, 2). Si donc vous offrez à Dieu votre prière dans cette mauvaise disposition, il vaut la quitter pour vous aller réconcilier et la venir offrir ensuite. Car la charité est préférable à tout, et c'est pour elle que tout a été fait. Dieu s'est fait homme, pour établir la charité parmi les hommes. Et la fin de tous ses miracles et de toutes ses souffrances a été de nous réunir tous ensemble dans un seul corps.

Sixième dimanche après la Pentecôte

Évangile : saint Marc 8/1-9

Homélie de saint Ambroise

Il nous est donné d'admirer partout les desseins miséricordieux de la Providence ; elle apporte d'abord un remède à nos blessures par la rémission des péchés, ensuite elle nous présente la nourriture de la table céleste. Cette foule pourtant ne connaissait pas encore la force des aliments qui lui étaient offerts ; les âmes ignoraient la communion au Corps et au Sang du Christ qui fortifie notre foi. En effet, la nourriture la plus solide est le Corps du Christ. Ne mangeons pas tout de suite, ne buvons pas de même. Il y a un premier temps pour boire et il y en a un second ; comme il y a un premier pour manger et un deuxième et un troisième. Le premier temps est figure par les cinq pains (Luc 9, 13), le second par les sept pains (Matthieu 15, 34) et le troisième temps est celui qui nous vaut le Corps du Christ Lui-même.

N'abandonnons donc pas un si bon maître, qui daigne donner à chacun de nous une nourriture adaptée à nos forces. Le Christ sait que l'homme n'a pas faim de pain seulement mais de sa propre nourriture. C'est pourquoi Il dit : *«Je ne veux pas les renvoyer à jeun de peur qu'ils ne défaillent en chemin»*. Le Seigneur dans Sa bonté nous accorde les forces nécessaires pour accomplir les efforts qu'il demande. Puissiez-vous, Seigneur Jésus, ne pas me renvoyer à jeun avec tous vos fidèles, mais reconfortez-vous en nous donnant votre

nourriture, afin que fortifiés par l'aliment de vie, nous n'ayons pas à craindre les faiblesses occasionnées par le jeûne. Que vos paroles, Seigneur, s'expliquent à nous-mêmes : je ne veux pas les renvoyer à jeun, car celui que vous renverriez à jeun, tomberait de défaillance en chemin, avant d'être parvenu auprès du Père.

C'est ainsi que le Seigneur Jésus distribue la nourriture. Il veut la donner à Tous, Il ne la refuse à personne. Il est en effet le dispensateur de tous les biens, mais Il en gratifie seulement ceux qui restent avec Lui, même au désert.

Septième dimanche après la Pentecôte

Évangile : saint Matthieu 7, 15-21

Homélie de saint Hilaire

Le Sauveur nous avertit d'apprécier les paroles flatteuses et l'expression de douceur d'une personne en la comparant au fruit de ses actes. Nous n'avons pas, en effet, à apprécier quelqu'un d'après ses paroles, mais bien plutôt d'après son comportement. Car chez beaucoup de gens, le vêtement de brebis cache la férocité du loup. Les épines ne produisent pas de raisins, ni les buissons des figues, ni les mauvais arbres des fruits comestibles ; ainsi, et c'est Jésus qui nous l'apprend, la cause de bonnes oeuvres ne saurait être mauvaise ; c'est pourquoi tous les hommes doivent être jugés par les fruits qu'ils portent, car le royaume des cieux ne s'obtient pas simplement par des paroles, et ce n'est pas celui qui aura dit : Seigneur, Seigneur, qui en sera l'héritier.

Quel mérite, en effet, y a-t-il à dire : «*Seigneur, Seigneur ?*». Et quelle sainteté y a-t-il dans la simple invocation. N'est-ce pas dans l'obéissance à la volonté de Dieu, et non pas dans la simple invocation de Son Nom, qu'on trouve le chemin du ciel ? Beaucoup me diront en ce jour-là : Seigneur, Seigneur, n'avons-nous pas prophétisé en Ton Nom ? (v. 22). Ici encore Jésus condamne la fraude des faux prophètes et les simulations des hypocrites qui s'attribuent la gloire parce qu'ils ont parlé, soit en prophétisant, soit en priant pour chasser les démons, soit en d'autres œuvres de ce genre. Ainsi ils se promettent le royaume des cieux

comme si quelque chose leur appartenait en propre dans leurs paroles ou dans leurs œuvres, et comme si ce n'était pas la puissance de Dieu qui accomplit tout, qu'il s'agisse d'enseigner la doctrine ou de chasser les démons au Nom du Christ. Pour nous, ce que nous pouvons, c'est mériter l'éternité bienheureuse, car il faut mettre du sien pour vouloir le bien et éviter le mal et pour obéir de tout cœur aux injonctions du ciel. En agissant ainsi, nous nous ferons connaître de Dieu, nous ferons Sa volonté au lieu de nous attribuer ce qui Lui revient ; car il répudie et repousse ceux qu'Il ne peut recevoir à cause de leurs oeuvres d'iniquité.

Huitième dimanche après la Pentecôte

Évangile : saint Luc 6, 1-12

Homélie de saint Augustin

Ne vous amassez pas des trésors sur la terre où mites et rouille détruisent, où les voleurs percent et dérobent. Amassez-vous des trésors dans le ciel où ni mites ni rouille ne détruisent, où les voleurs ne percent ni ne dérobent. Car où est ton trésor, là aussi sera ton cœur (Matthieu 6, 19-21).

Qu'est-ce que tu attends de plus ? La chose est claire. Le conseil est net. Mais ton désir au fond demeure, et non seulement il demeure, mais il est intact et vivant. La rapine ne cesse de te gonfler, l'avarice ne laisse pas de t'entraîner à la fraude ; la malice ne cesse de te faire du mal. Et tout cela pour quoi ? Pour thésauriser ! Et où mettras-tu ce que tu thésaurises ? Dans la terre. Oui, de terre en terre tout cela ira. N'est-ce pas l'homme pécheur par la faute duquel le travail nous fut infligé qu'il a été dit : *«Tu es terre, et tu retourneras à la terre»* (Genèse 3, 19) ? Tu as raison de mettre ton trésor dans la terre puisque ton cœur est dans la terre. Mais où est donc ce cœur que nous devons tourner vers le Seigneur ? Pleurez, vous qui avez compris, et corrigez-vous, si vous avez pleuré. Pourquoi chanter la louange de Dieu et ne pas y accorder sa vie ? Ce que nous chantons est vrai, rien n'est plus vrai. Alors, faisons ce qui est vrai. Louons Dieu seul. Et ne nous en départissons pas, afin qu'en le louant nous ne soyons pas également troublés.

Ne vous amassez pas de trésors sur la terre... Celui que les paroles ne peuvent corriger, l'expérience le fera. Aucun raisonnement n'est fait ici, c'est un avertissement universel qui nous est adressé : Malheur à nous, le monde court à sa ruine. S'il court à sa ruine, pourquoi ne déménages-tu pas ? Si l'architecte te disait : ta maison va tomber, ne déménagerais-tu pas avant même de commencer à murmurer ? Le maître du monde te dit : le monde va à sa ruine. Il n'est pas celui à qui tu peux contredire. Écoute donc ce qu'il te dit. Celui qui te donne un tel conseil n'a pas d'abord l'intention de te faire perdre ce que tu as, il t'avertit, au contraire, de ne pas perdre ce que tu as de plus précieux. Pourquoi ne l'entendrais-tu pas ? Et ne viendrais-tu pas habiter dès maintenant dans le ciel ?

Neuvième dimanche après la Pentecôte

Évangile : saint Luc 19, 41-47

Homélie de saint Grégoire

Nous savons que Jérusalem est maintenant en ruines et que de ses ruines s'est levée une meilleure Jérusalem ; nous savons aussi que les vendeurs ont été expulsés du Temple et que le Temple lui-même est maintenant ; aussi devons-nous tirer de ces faits quelques leçons, et, à la vue de ces constructions en ruines, craindre aussi la ruine de nos âmes. L'Évangile rapporte que Jésus voyant la cité pleura sur elle en disant : *«Si en ce jour tu avais compris, toi aussi, le message de paix»*. Le Seigneur pleura une seule fois sur toute la cité lorsqu'Il annonça sa ruine. Mais, maintenant, notre Rédempteur ne cesse de pleurer, en la personne de ses ministres choisis, sur ceux qui sortent du droit chemin. Il pleure sur des gens qui ne savent pas pourquoi on les pleure puisqu'ils trouvent de la joie à faire le mal et du plaisir dans les oeuvres perverses (Proverbes 2, 14). S'ils connaissaient la damnation qui est suspendue au-dessus de leur tête, ils pleureraient sur eux-mêmes, comme pleurent les élus en les voyant. Cette parole qu'ajoute le Sauveur ne convient-elle pas parfaitement à une âme qui se perd : Si tu connaissais en ce jour ce qui te procurerait la paix, mais cela est maintenant caché à tes yeux : l'âme impie qui jouit de cette vie brève, a ses moments de satisfaction ici-bas. Les choses du monde marchent comme elle le souhaite, puis-qu'elle trouve son bonheur dans les biens périssables, sa grandeur dans les honneurs du monde, et

son repos dans la volupté de la chair, n'éprouvant aucune crainte des malheurs qui l'attendent. Elle connaît la tranquillité aux jours de sa vie, mais c'est une tranquillité trompeuse qui lui réserve un terrible châtement dans l'au-delà. Maintenant, elle devrait s'affliger de ce que son bonheur va se changer en amers tourments, tandis que les justes entreront dans la joie. Alors rentrant en elle-même elle dirait : «*Pourquoi n'ai-je pas crain la damnation dont je souffre, pourquoi ai-je fermé les yeux sur les maux qui m'accablent ?*». De là cette parole : «*Tout cela est maintenant caché à tes yeux*».

Dixième dimanche après la Pentecôte

Évangile : saint Luc 10, 9-14

Homélie de saint Augustin

Ce pharisien disait donc : *«Je ne suis pas comme certains hommes»*. Quels sont-ils, ces autres hommes, sinon tous, lui excepté ? *«Moi, je suis juste, les autres sont pécheurs ; je ne suis pas comme les autres hommes, injustes, voleurs et adultères»*. Et voilà que la présence de ce publicain lui donne l'occasion d'un orgueil plus grand encore : *«Moi, je suis un homme à part ; lui, il est comme les autres. Je ne suis pas de son espèce, grâce à mes oeuvres de justice qui font que je ne suis pas un pécheur»*. Je jeûne deux fois la semaine, je donne la dîme de tout ce que je possède. Que demandait-il à Dieu ? Cherchez dans ses paroles, vous ne trouverez rien. Il montait soi-disant pour prier : or il ne demande rien à Dieu, il se loue. Ne rien demander à Dieu, mais se louer, c'est évidemment trop peu : insulter en outre celui qui demande, c'est le comble ! Le publicain, lui, se tient à distance et cependant il s'approche de Dieu ; les reproches que lui dicte son cœur marquent la distance, mais son amour le rapproche de Dieu. Le publicain se tient à distance, mais le Seigneur l'écoute de près.

Le Seigneur est élevé, Il se penche vers les humbles ; tandis que les grands comme ce pharisien, il les connaît de loin. Oui, Dieu regarde à distance ces gens-là, et il ne leur pardonne pas. Voyons par contre l'humilité du publicain. Il ne se contente pas de se tenir

à distance, il ne lève même pas les yeux vers le ciel. Il n'ose lever les yeux pour qu'on le regarde. Sa conscience l'abaisse, l'espérance le soulève. En outre, il se frappait la poitrine. De lui-même, il réclame son châtiment ; aussi Dieu pardonne-t-Il à celui qui avoue. En se frappant la poitrine, il dit : «Seigneur, fais miséricorde au pécheur que je suis. Le voilà, celui qui demande ! Quoi d'étonnant, si Dieu pardonne à celui qui s'accuse lui-même ?

Onzième dimanche après la Pentecôte

Évangile : saint Marc 7, 31-37

Homélie de saint Grégoire -

Pourquoi Dieu, créateur de toutes choses, voulant guérir un sourd-muet, lui met-il les doigts dans les oreilles et touche-t-il sa langue avec de la salive ? Que signifient les doigts du Sauveur, sinon les dons du Saint-Esprit ? C'est pour cela qu'en une autre circonstance, chassant les démons, il disait : *«Si c'est par le doigt de Dieu que je chasse les démons, c'est que le règne de Dieu est venu jusqu'à vous»* (Luc 11, 20). Ce qu'un autre Évangéliste nous rapporte ainsi : *«Si moi, c'est dans l'Esprit de Dieu, que je chasse les démons, c'est que le règne de Dieu est venu jusqu'à vous»* (Mat. 12, 28). Ce qui montre bien, par le rapprochement de ces deux textes, que l'Esprit est appelé doigt. Mettre le doigt dans les oreilles, c'est donc, par les dons du Saint-Esprit, ouvrir l'âme du sourd à l'obéissance.

Et pourquoi, maintenant, toucher sa langue avec de la salive ? La salive, c'est la sagesse tombée pour nous des lèvres du Rédempteur, et que nous avons reçue dans la Parole divine. Cette sagesse donc, qu'il incarne lui-même, arrivant au contact de notre langue, la forme aux paroles de la prédication. Et, levant les yeux au ciel, il poussa un soupir. Ce n'est pas lui qui avait besoin de soupirer, car il donnait ce qu'il demandait ; mais c'est pour nous apprendre à soupirer vers Celui qui gouverne le ciel ; Il nous apprend en effet que nos oreilles doivent être ouvertes par les dons du Saint-Esprit, notre langue déliée pour les paroles du salut par la salive de sa

bouche, c'est-à-dire par la connaissance de la divine parole.

Et à l'instant il lui dit : «*Ephphata*», c'est-à-dire : «*Ouvre-toi*» ; et aussitôt ses oreilles s'ouvrirent et sa langue se délia. Ce sont les oreilles qui sont fermées, et c'est pour elles que Jésus dit : «*ouvre-toi*». Mais lorsque les oreilles intérieures ont été ouvertes à l'obéissance, la langue se délie ; et puisqu'il a fait lui-même une bonne oeuvre, il put dorénavant exhorter aussi les autres à en faire. D'où cette réflexion justifiée : Et il parlait bien. En effet, il parle bien, celui qui d'abord obéit avant d'exhorter les autres à le faire.

Douzième dimanche après la Pentecôte

Évangile : saint Luc 10, 23-27

Homélie de saint Ambroise

Si nous cherchons le sens profond de ce récit si direct dans sa simplicité, nous en découvrirons des trésors cachés. Jéricho est en effet la figure de ce monde, devenu la patrie d'Adam après la chute, lorsqu'il fut chassé du Paradis, c'est-à-dire de la Jérusalem céleste. Quittant cette vie harmonieuse pour un monde plein d'embûches et de misères, il trouve l'exil, non pas dans un changement de lieu, mais dans un changement de sa condition. Quel changement en effet pour Adam qui vivait dans un état de félicité parfaite, lorsqu'il prit conscience de ce monde de péchés et tomba au milieu des brigands ! Cette chute ne se serait pas produite s'il ne s'était pas détourné de l'ordre divin. Mais qui sont donc ces brigands, sinon des êtres qui agissent à la faveur de la nuit et du désordre, qui pour séduire se transforment quelquefois en anges de lumière, mais pour un temps seulement ? Ils commencent par nous détourner de la grâce ; ensuite, ils ont coutume de nous attaquer. Mais si nous conservons jalousement le trésor de la grâce, leurs coups ne sauraient nous atteindre. Prends donc garde de ne pas te laisser dépouiller comme Adam, ravi à la protection divine, et ébranlé dans la foi. Car la blessure qu'il a reçue aurait conduit le monde à sa perte, s'il n'y avait eu le bon Samaritain qui s'est penché sur cette blessure mortelle pour la guérir.

Considérons en effet le Samaritain qui se penche sur celui que le prêtre et le lévite ont méprisé : Qui donc

est-il, ce Samaritain qui descend sur la route, sinon : *«Celui qui est descendu du ciel et qui y est remonté, le Fils de l'homme qui est au ciel»* (Jean 3, 13) ? Il voit cet homme à demi-mort, dont personne auparavant n'avait pris soin, comme cette femme souffrant d'une perte de sang qui avait dépensé tout son argent chez les médecins : *«Elle vint près de lui»* (Luc 8, 43). Qu'est-ce à dire sinon que le Christ compatit en frère à toutes nos souffrances par le témoignage de son amour ?

Treizième dimanche après la Pentecôte

Évangile : saint Luc 17, 11-19

Homélie de saint Bernard, abbé cistercien de Clairvaux (1115-1153)

Tous les dix n'ont-ils pas été guéris ? Où dont donc les neuf autres? Vous savez que ce sont les paroles du Sauveur, lorsqu'il reproche à ces neuf lépreux leur ingratitude. Il est vrai qu'ils ont prié, supplié, demandé ; car ils élevèrent tous la voix en disant : Jésus, Fils de David, aie pitié de nous. Mais ils ont manqué à la quatrième chose ordonnée par l'Apôtre, qui est de rendre grâces ; et ils ne retournèrent point à Jésus-Christ comme le dixième. On voit ainsi bien que des personnes qui demandent avec insistance ce qui leur manque ; mais on en voit bien peu qui pensent à rendre grâces à Dieu comme il faut, quand il les a exaucées. Ce n'est pas un mal de demander avec ardeur ; mais notre ingratitude arrête ordinairement l'effet de nos prières. C'est peut-être même par miséricorde que Dieu refuse aux ingrats ce qu'ils lui demandent, afin de leur épargner une condamnation d'autant plus sévère, qu'il aurait été plus libéral envers eux et qu'eux auraient été plus ingrats. C'est donc de la part de Dieu une miséricorde de ne pas faire miséricorde en pareil cas ; comme c'est une marque de colère et d'indignation, quand le Père des miséricordes répand Ses dons sur ceux dont parle le Prophète, lorsqu'il dit : *«Faisons grâce à l'impie, il n'apprendra point à devenir juste»* (Isaïe 26, 10).

Combien y en a-t-il parmi nos frères, qui sont pour nous un sujet de larmes, parce qu'ils ne font pas attention que le ver de l'ingratitude consume intérieurement ce qu'ils avaient de bon, quoiqu'il ne touche pas à l'écorce extérieure de la religion qui les contente ; il n'y touche pas, dis-je, de peur qu'ils ne connaissent leur état, qu'ils n'en rougissent, et que la honte qu'ils en concevraient ne les porte à se convertir ! Il arrive cependant quelquefois que ce ver intérieur croit avoir tellement dévoré tout ce qu'il y avait de bon au dedans, qu'il ne craint pas de produire au dehors sa tête empoisonnée ; à moins que nous ne voulions dire, contre toute vraisemblance, que ceux que nous voyons s'éloigner de Dieu par une espèce d'apostasie, ne soient devenus méchants tout d'un coup ; au lieu de penser (comme il est plus raisonnable de le faire) qu'ils sont tombés par degrés, en laissant dévorer leur bien par des étrangers (Luc 15, 13-30), sans y faire attention, et sans s'en mettre en peine. Vous voyez par là qu'il n'est pas utile à tous d'être entièrement purifiés de la lèpre d'une vie mondaine, et dont les désordres sont manifestes ; parce qu'il y en a plusieurs dont la guérison extérieure donne lieu à l'ulcère interne de l'ingratitude ; ulcère d'autant plus dangereux qu'il est plus caché : car les pécheurs s'éloignent toujours de la source du salut. C'est ainsi que Dieu demanda au premier homme, après son péché, où il était ; et au dernier jour, Jésus-Christ dira aux ouvriers d'iniquité, qu'Il ne les connaît point. Aussi lisons-nous dans le Psaume : *«Le Seigneur connaît la voie des justes ; mais la voie des méchants périra»* (Psaume 1, 6).

Que le Samaritain est heureux de reconnaître qu'il tient de Dieu ce qu'il a ; puisqu'il conserve par l'action

de grâces qu'il rend à Jésus-Christ les dons précieux qui lui ont été confiés ! Heureux de même celui qui, à chaque grâce qu'il reçoit, retourne à Dieu, qui est la source de la plénitude de toute grâce, et auprès duquel la reconnaissance des premiers bienfaits est un titre légitime pour mériter d'en obtenir de plus grands! Au lieu que l'ingratitude arrête le progrès que nous pourrions faire dans la vertu, parce que l'Auteur de la Grâce regardant comme perdu tout ce qu'Il a donné à l'ingrat, évite de répandre les bienfaits sur lui dans la suite, afin de ne pas les perdre, à proportion qu'il lui en donnerait davantage. Heureux donc encore une fois, celui qui, se regardant comme étranger, prodigue sa reconnaissance pour les moindres biens ; parce qu'il ne peut se dissimuler la gratuité d'un bienfait répandu sur un étranger et un inconnu ! Mais dans quel abîme de malheurs ne nous précipitons-nous pas, si, après avoir eu d'abord des sentiments de crainte de Dieu, de dévotion et d'humilité, parce que nous nous regardions comme des étrangers, nous venons ensuite à oublier la gratuité de tous les dons que nous avons reçus ; si, abusant du libre accès que nous trouvons auprès de notre Dieu, nous nous attirons ce reproche accablant : *«Les ennemis du Seigneur sont ceux de Sa propre maison»* (Michée 7, 6 ; Matthieu 10, 36).

Quatorzième dimanche après la Pentecôte

Évangile : saint Matthieu 6, 24-33

Homélie de saint Jean Chrysostome

Considérez quel avantage Jésus-Christ nous promet ici, et combien Ses préceptes nous sont utiles, puisqu'ils nous délivrent de si grands maux. Le mal que vous cause les richesses, dit-il, n'est pas seulement d'armer contre vous les voleurs, et de remplir votre esprit d'épaisses ténèbres. La plus grande plaie qu'elles vous font, c'est qu'elles vous arrachent à la bienheureuse servitude de Jésus-Christ, pour vous rendre esclaves d'un métal insensible et inanimé. Ainsi elles vous causent un double mal, qui est de vous rendre esclaves d'une chose dont vous devriez être les maîtres, et de vous retirer de l'assujettissement à Dieu, auquel il vous est avantageux et nécessaire d'être soumis. Comme Jésus-Christ avait déjà fait voir la double perte que nous faisons lorsque nous mettons notre argent là où la rouille le corrompt, et que nous ne le mettons pas là où il demeure incorruptible ; il fait voir de même ici dans l'avarice un double mal, qui consiste en ce qu'elle sépare de Dieu, et qu'elle nous asservit au démon de l'argent.

Vous ne pouvez servir tout ensemble Dieu et l'argent. Tremblons, mes frères, à la pensée de ce que nous forçons Jésus-Christ de nous dire, lorsqu'il parle de l'argent comme d'une divinité opposée à Dieu. Si c'est horrible d'avoir à dire une telle chose, combien est-ce plus horrible de la faire, et de préférer le joug de fer des richesses au joug doux et agréable de Jésus-Christ ? Mais quoi ! me direz-vous, les anciens patriarches n'ont-

ils pas trouvé le moyen de servir tout ensemble Dieu et l'argent ? Nullement. Mais comment donc Abraham, comment Jacob, ont-ils jeté tant d'éclat par leur magnificence ? Je vous réponds qu'il ne faut point alléguer ici ceux qui ont possédé les richesses, mais ceux qui en ont été possédés. Job était riche, il se servait de l'argent, mais il ne servait pas l'argent. Il en était le maître et non l'idolâtre. Il considérait son bien comme s'il eût été à un autre ; il s'en regardait comme le dispensateur et non comme le propriétaire. Il était si éloigné de ravir le bien d'autrui, qu'il donnait le sien aux pauvres ; et, ce qui est plus grand encore, il ne se réjouissait même pas d'être riche ; il le dit lui-même : *«Vous savez si je me suis réjoui de mes grandes richesses»* (Job 3, 25). C'est pourquoi il ne s'affligea point lorsqu'il les perdit.

Mais les riches de notre temps sont bien éloignés de cet esprit. L'argent est leur maître et leur tyran. Il leur fait payer avec une extrême rigueur le tribut qu'il leur impose, et ils le servent comme les plus lâches et les plus malheureux de tous les esclaves. Cet amour de l'or possède leur cœur, et il s'y retranche comme dans une place forte, d'où il leur impose tous les jours de nouvelles lois, pleines d'injustice et de violence, sans qu'aucun d'eux ose résister. N'opposez donc point de vains raisonnements à la voix de Dieu. Puisque Jésus-Christ a prononcé cet oracle, et qu'il a dit qu'il est impossible de servir deux maîtres, ne dites point que cela se peut. L'un de ces maîtres vous commande de voler le bien d'autrui, l'autre de donner ce qui est à vous. L'un veut que vous soyez chastes, et l'autre que vous soyez impurs. L'un vous porte à la bonne chère, et

l'autre vous recommande l'abstinence. L'un vous persuade d'aimer le monde, l'autre vous commande de le mépriser. L'un veut que vous admiriez le luxe et la magnificence des demeures, et l'autre que, méprisant ces vanités, vous n'aimiez que la beauté de la vertu et de la sagesse. Comment donc pouvez-vous servir tout ensemble ces deux maîtres, puisqu'ils vous commandent des choses contraires ?

Quinzième dimanche après la Pentecôte

Évangile : saint Luc 7, 11-16

Homélie de saint Augustin

Comme le Père ressuscite les morts et les vivifie, ainsi le Fils vivifie ceux qu'Il veut (Jean 5, 21). Le Fils n'en ressuscite pas d'autres que le Père, ce sont les mêmes qui sont ressuscités par le Père et par le Fils, parce que le Père fait tout par le Fils.

Que personne donc, s'il est chrétien, n'hésite à croire qu'aujourd'hui encore, les morts ressuscitent. Tout homme a des yeux pour voir les morts ressusciter, comme le fils de cette veuve dont il est question dans l'Évangile dont on vient de vous donner lecture. Mais tous ne peuvent voir ressusciter ceux qui sont morts spirituellement ; il faut pour cela être soi-même ressuscité intérieurement. C'est un plus grand miracle de ressusciter un mort à une vie qui ne doit point finir, que de la ressusciter pour mourir à nouveau.

La mère de ce jeune homme, qui était veuve, fut transportée de joie à la vue de son fils ressuscité ; notre mère, la sainte Église, se réjouit aussi en voyant tous les jours la résurrection spirituelle de ses enfants. Le fils de la veuve était mort de la mort du corps, ceux-là sont morts de la mort de l'âme. On répandait des larmes sur la mort visible du premier, mais on ne s'occupait, on ne s'apercevait même pas de la mort invisible des derniers. Le seul qui n'y resta pas indifférent, c'est Celui qui connaissait ces morts, et celui-là seul les connaissait, qui

pouvait leur rendre la vie. En effet, si notre Seigneur n'était pas venu pour ressusciter ces morts, l'Apôtre ne dirait pas : *«Levez-vous, vous qui dormez, et sortez d'entre les morts, et Jésus-Christ vous éclairera»* (Éphésiens 5, 14). A ces paroles : *«Levez-vous, vous qui dormez, vous ne vous représentez qu'un homme endormi»*, mais celles qui suivent : *«Et sortez d'entre les morts»*, doivent vous faire comprendre qu'il est véritablement mort. L'Écriture dit souvent que ceux qui sont morts de la mort du corps, qu'ils sont endormis. Et en effet, pour celui qui peut leur rendre la vie, ils ne sont réellement qu'endormis. Un mort est mort pour vous dans un sens véritable, car vous avez beau le frapper, le secouer, le déchirer même, vous ne pouvez le réveiller. Pour Jésus-Christ, au contraire, ce jeune homme, que cette simple parole : *«Lèves-toi»* fait lever plein de vie, n'était qu'endormi. Personne n'éveille aussi facilement un homme dans son lit, que Jésus ne fait sortir un mort du tombeau.

Seizième dimanche après la Pentecôte

Évangile : saint Luc 14, 1-11

Homélie de saint Bède le Vénérable

Et Jésus répondit aux docteurs de la Loi et aux Pharisiens : *«Est-il permis de guérir le jour du Sabbat»* ? Mais eux gardaient le silence. Jésus répond parce que les Juifs l'observent : *«Et ils l'observaient»*, dit l'Évangéliste. Mais le Seigneur connaît les pensées des hommes (Psaume 93). Après l'avoir interrogé, ils se taisent pour réfléchir à la manière dont ils vont répondre à ce que Jésus a dit contre eux. En effet, s'il est permis de guérir le jour du sabbat, pourquoi observent-ils le Sauveur ? Si ce n'est pas permis, pourquoi guérissent-ils leurs bêtes ?

Mais Jésus, ayant pris l'homme, le guérit et le renvoya. Jésus, qui est prudent, commence par guérir l'hydropique en présence des docteurs de la Loi et des Pharisiens, et parle ensuite contre l'avarice, afin de leur faire comprendre par l'exemple de la maladie corporelle la maladie de leur cœur. Enfin, après maintes discussions et exhortations, l'Évangile déclare : *«Les Pharisiens entendaient toutes ces choses, eux qui étaient avares, et ils le tournaient en dérision»* (Luc 16, 14). Or, l'hydropique a d'autant plus soif qu'il boit davantage, et tout avare augmente aussi sa soif, en ce sens de moins que, ayant acquis ce qu'il désire, il soupire encore, et souhaite d'autres richesses.

Répondant, Jésus leur dit : *«Si l'âne ou le bœuf de l'un d'entre vous est tombé dans un puits, quel est celui qui ne l'en tire immédiatement le jour du sabbat ? Il*

convainc ainsi ses adversaires, les Pharisiens, que leur avarice les condamne. *«Si vous vous hâtez, dit-Il, de sauver le jour du sabbat, prenant conseil de votre seule avarice, un âne, ou un bœuf, ou quelqu'autre animal tombé dans un puits, combien mieux dois-je délivrer un homme, bien meilleur qu'un animal» ?*

Le Sauveur, à Sa venue, nous a tous trouvés enchaînés dans les liens de Satan, plongés au fond du puits de la concupiscence, car il n'y a pas de distinction, tous ont péché et sont privés de la gloire de Dieu, et tous sont justifiés gratuitement par Sa grâce, en vertu de la Rédemption qui est en Jésus-Christ (Romains 3, 23-24).

Dix-septième dimanche après la Pentecôte

Évangile : saint Matthieu 22, 34-46

Homélie de saint Augustin

Toute la Loi et les Prophètes sont contenus dans ces deux préceptes : *«Aimons Dieu de tout notre coeur, de tout notre esprit, de toute notre âme, et le prochain comme nous-même»*. Il ne faut pas entendre dans ce passage, par «prochain», ceux qui nous sont unis par la parenté du sang, mais tous ceux à qui nous tenons par cette communauté de raison, qui lie tous les hommes entre eux.

Cet amour, prescrit par la loi divine, commande à l'homme d'aimer Dieu, Lui-même et le prochain ; Jésus-Christ cependant n'en a pas fait pour cela trois préceptes, mais deux seulement ; en effet, il n'a pas dit : dans ces trois, mais dans ces deux préceptes sont enfermés toute la Loi et les Prophètes, c'est-à-dire, aimer Dieu de tout son cœur, de tout son esprit, de toute son âme, et le prochain comme soi-même. Le Sauveur a parlé ainsi pour nous faire comprendre que le véritable amour, par lequel on s'aime soi-même, n'est autre que celui par lequel on aime Dieu. S'aimer autrement, c'est plutôt se haïr. En effet, l'homme devient injuste et ses yeux se ferment à la lumière, lorsque, se détournant du bien suprême, et se tournant vers lui-même, il n'a plus de penchant que pour ce qui est inférieur et misérable. Il arrive alors en lui ce que dit l'Écriture avec tant de vérité : *«Celui qui aime l'iniquité hait son âme»* (Psaume 10, 6). C'est pourquoi nul ne peut s'aimer lui-même, s'il

n'aime Dieu. Il n'était pas nécessaire, dans le précepte qui nous ordonne d'aimer Dieu, de prescrire à l'homme de s'aimer lui-même, puisqu'il s'aime lui-même en aimant Dieu. Sachant que toute la Loi et les Prophètes sont contenus dans ces deux préceptes, nous devons donc aimer notre prochain comme nous-même afin d'amener l'homme à servir Dieu dans toute la mesure de nos moyens, soit par nos consolations et nos bienfaits, soit en lui enseignant la divine doctrine, soit en réprimant ses passions par une discipline salutaire.

Celui qui, avec réflexion et discernement, choisit Dieu pour objet de son amour, est prudent ; celui qu'aucune épreuve ne peut en détourner est courageux ; celui qui n'en est distrait par aucune autre affection, est tempérant ; celui qui n'en est éloigné par aucun orgueil, est juste. C'est par la grâce de Jésus-Christ, notre médiateur, Dieu avec le Père, homme avec nous, qu'au moyen de toutes ces vertus, qui sont un don du ciel, nous sommes réconciliés à Dieu, et que, d'anciens ennemis, nous devenons par Jésus-Christ Ses amis dans l'esprit de charité.

Dix-huitième dimanche après la Pentecôte

Évangile : saint Matthieu 9, 1-8

Homélie de saint Pierre

L'Évangile d'aujourd'hui nous montre que le Christ a accompli des choses divines sous le voile d'actions humaines et qu'Il a fait des oeuvres invisibles sous le signe de choses visibles. Il monta, dit l'Évangile, dans une barque, et passant à l'autre bord, il vint dans Sa ville. N'est-ce pas Lui déjà qui découvrit le lit de la mer après avoir repoussé ses eaux, si bien que le peuple israélite traversa la mer à pied sec comme une vallée de montagne ? N'est-ce pas Lui qui affermit sous les pieds de Pierre les vagues de la mer, en sorte que l'élément liquide, devenu solide, se soumit à la marche d'un homme ? Comment se fait-il qu'il refuse aujourd'hui la soumission de la mer et veuille faire la traversée d'un si petit lac au moyen d'un bateau de louage ? Il monta dans une barque, dit l'Évangile, et Il fit la traversée. Qu'y a-t-il de surprenant, mes frères ? Le Christ est venu prendre nos infirmités et nous donner des forces, chercher les faiblesses humaines, nous accorder les bien divins ; recevoir des injures et rendre des honneurs ; supporter la souffrance et donner en échange la santé, car un médecin qui ne souffre pas les infirmités ne sait pas vraiment guérir ; celui qui ne s'est pas rendu faible avec le faible ne peut pas conférer toute la santé au faible.

Il vint dans la ville, et voici qu'on lui présenta un paralytique couché sur son lit, et Jésus, voyant leur foi,

dit au paralytique : «*Mon fils, aie confiance, tes péchés te sont remis*». Le paralytique entendit son pardon et se tut sans dire un seul merci. Le Christ n'en est pas repoussé. Combien plus dans Sa bonté divine le Christ veut-Il donner à ceux qui sont atteints par les maladies du péché et souffrent de la folie de leurs crimes, même si eux ne le désirent pas ! Oh ! si nous voulions, mes frères, si nous voulions voir clairement toute la paralysie de notre âme, nous la découvririons privée de forces, étendue sur le lit de nos mauvaises inclinaisons ; le Christ nous éclairerait. N'a-t-Il pas regardé chaque jour nos inclinations mauvaises ? Ne nous a-t-Il pas présenté par le passé les remèdes salutaires ? Comme Il pressera vivement ceux qui viennent, même malgré eux !

Évangile : saint Matthieu 22, 1-14

Homélie de saint Grégoire

Le royaume des cieux, c'est l'assemblée des justes. Puisque leur cœur, en effet, n'ambitionne rien sur la terre, puisqu'il aspire aux choses d'En-Haut, le Seigneur règne en leurs âmes comme en Son ciel. C'est pourquoi l'Évangile dit : *«Le Royaume des cieux est semblable à un roi qui faisait les noces de son fils»*.

Vous comprenez déjà, mes frères bien-aimés, qui est ce roi, père d'un fils également roi. C'est Celui auquel est adressée cette parole du Psaume : *«Ô Dieu, donnez au Roi votre équité dans les jugements et votre justice à ce fils royal»* (Psaume 71). Le Père fit donc des noces à son fils. Dieu le Père, en effet, fit les noces de son Fils, également Dieu, lorsqu'Il l'unit dans le sein de la Vierge à notre nature humaine en voulant que Dieu, qui précède les siècles, devînt homme à la fin des siècles. Mais ne pensons pas, parce que l'union conjugale est ordinairement le fait de deux personnes, que la Personne de Dieu et de l'homme dans notre Sauveur, Jésus-Christ, se soit trouvée unie à partir de deux personnes. Nous disons que cette personne existe à partir de deux natures ou en deux natures. Mais nous nous défendons absolument de dire, parce que ce serait contraire à notre foi, qu'elle est composée de deux personnes. Aussi est-il préférable, et plus clair, de dire que le Père fit les noces de Son Fils, lorsque, par le mystère de l'Incarnation, Il lui est associé la sainte Église. Le sein de la Vierge fut le lit nuptial de cet époux.

On peut entendre ainsi la parole du Psaume : «*Il a placé sa demeure dans le soleil, et il est comme un époux qui sort de sa couche nuptiale*» (Psaume 18). C'est comme un époux, en effet, qu'Il est sorti de Son lit nuptial, lorsque pour s'associer l'Église, le Dieu incarné est sorti du sein inviolé de la Vierge. Alors Il a envoyé Ses serviteurs inviter les amis à Ses noces. Il les a envoyés une première fois, puis une seconde fois, parce que, pour annoncer l'Incarnation du Seigneur, Il a envoyé d'abord les Prophètes, et ensuite les Apôtres. Ainsi envoya-t-Il deux fois Ses serviteurs faire les invitations. Il fit savoir par les Prophètes que l'Incarnation du Fils unique aurait lieu, Il annonça par les Apôtres qu'elle était accomplie.

Vingtième dimanche après la Pentecôte

Évangile : saint Jean 4, 46-53

Homélie de saint Grégoire

Dans cette affaire, il nous faut considérer soigneusement ce que nous dit un autre évangéliste (Matthieu 8, 5) : *«Un centurion s'approcha du Seigneur en disant : mon serviteur est couché à la maison, paralysé, et souffre terriblement. Et Jésus lui répond : Je vais aller le guérir»*. Pourquoi, dans notre Évangile, l'officier royal demande-t-il que Jésus vienne - et Jésus refuse d'y aller corporellement - tandis que, pour le serviteur du centurion, Il promet d'y aller sans y être invité ? Il ne daigne pas se rendre Lui-même auprès du fils de l'officier royal, tandis qu'Il ne dédaigne pas d'aller auprès du serviteur du centurion. Que signifie ceci ? N'est-ce pas une leçon à notre orgueil, nous qui honorons dans les hommes non pas leur nature par laquelle ils ont été faits à l'image de Dieu, mais les grandeurs temporelles et les richesses ? Lorsque nous faisons attention à tout ce qui est autour des hommes, nous ne voyons pas ce qu'ils portent en eux ; de même lorsque nous regardons les misères de leurs corps, nous oublions de considérer ce qu'eux-mêmes sont. Notre Sauveur, pour montrer que ce qui paraît grand aux yeux du monde doit être méprisé, et que ce qui est méprisé du monde n'est pas dédaigné par les saints, ne voulut pas aller voir le fils de l'officier royal, tandis qu'Il fut tout prêt à se rendre auprès du serviteur du centurion. Que notre vanité entende la leçon, elle qui ne sait pas estimer les hommes parce qu'ils sont hommes. C'est

qu'elle ne voit dans les hommes que ce qui les entoure. Elle ne voit pas la nature. Elle ne reconnaît pas l'image et la gloire de Dieu dans l'homme.

Pensez à cela, mes frères. Ouvrez votre cœur à cette leçon. Et gardez-vous d'honorer les biens de ce monde en votre prochain. Considérez dans les hommes qu'ils sont faits à l'image de Dieu, et honorez-les religieusement à cause de cela. Mais comment pourriez-vous considérer ainsi votre prochain, si en vous-même, en votre propre cœur, vous vous élevez au-dessus de vous-même et vous enfliez d'orgueil ? Car celui qui s'enorgueillit pour des choses périssables, comment saurait-il considérer dans le prochain ce qui ne passe pas ? Gardez-vous donc, mes frères, d'estimer en vous-mêmes ce que vous avez, mais ce que vous êtes.

Évangile : saint Matthieu 18, 23-35

Homélie de saint Jean Chrysostome

Pour être bien certain que dans cette parabole le Seigneur fait en réalité allusion au salut de nos âmes, écoutez ce qui la termine : *«c'est ce que votre Père céleste vous fera, si chacun de vous ne pardonne pas du fond du cœur à son frère les offenses qu'il en a reçues»*.

Cette parabole peut nous être d'une grande utilité, si nous y faisons attention. Comment pourrions-nous avoir à pardonner autant que le Seigneur nous pardonne ? Du reste, si nous voulons que Dieu nous pardonne, nous n'avons qu'à accorder notre pardon à nos compagnons et nous obtiendrons celui de Dieu. Voyez toute la précision de ces paroles. Il ne dit pas simplement : si vous ne remettez les fautes des hommes, mais : si chacun de vous ne pardonne du fond du cœur à son frère les offenses qu'il en a reçues. Remarquez comme Il veut que notre cœur soit calme et tranquille, que notre âme ne soit pas troublée et se délivre des passions, en conservant pour notre prochain des sentiments d'affection. Dans un autre passage, Il dit aussi : *«Si vous remettez aux hommes leurs péchés, votre Père céleste vous remettra les vôtres»* (Matthieu 6, 14). Ne croyons donc pas, quand nous obéissons à cet ordre, être bien généreux envers les autres et leur faire de grandes concessions. C'est nous-mêmes qui jouissons du bienfait et en retirons un avantage immense. Si nous agissons autrement, nous ne pourrions faire aucun mal à

nos ennemis ; et nous préparons pour nous-mêmes les peines intolérables de l'enfer. Aussi, je vous en conjure, méditons là-dessus et si quelqu'un nous a affligés ou nous a fait un tort quelconque, gardons-nous de nourrir contre lui de la rancune ou de la haine ; considérons plutôt l'occasion qui nous est offerte de mériter les bienfaits et l'affection de Dieu, puisque la meilleure manière d'effacer nos péchés est de nous réconcilier avec ceux qui nous ont offensés. Soyons donc actifs et empressés pour recueillir un pareil avantage, et soyons aussi bien disposés envers ceux qui nous ont fait tort qu'envers ceux qui nous ont véritablement servis. Car, si nous y réfléchissons, ceux qui ont été bons pour nous et qui ont cherché à nous rendre service de toute manière, ne pourront nous être aussi utiles pour gagner la bienveillance d'en-haut et nous débarrasser du fardeau de nos péchés, que ne peut l'être notre action charitable à l'égard de nos ennemis.

Méditez avec moi, mes bien-aimés frères, sur l'importance de cette vertu, et connaissez-la d'après les récompenses que le Seigneur de l'univers y a attachées. Il dit : «*Chérissez vos ennemis, bénissez ceux qui vous persécutent, priez pour ceux qui vous calomnient*» (Matthieu 5, 44). Comme ces préceptes sont élevés et touchent le sommet de la vertu, Il ajoute : «*Afin que vous soyez semblables à votre Père qui est aux cieux ; parce qu'Il fait lever Son soleil sur les bons et les méchants, et qu'Il fait tomber la pluie sur les justes et les injustes*» (Matthieu 5, 45).

Vingt-deuxième dimanche après la Pentecôte

Évangile : saint Matthieu 22, 15-21

Homélie de saint Hilaire

Jésus a dérouté les Pharisiens en de multiples occasions. Dans Son passé, ils ne trouvent rien qui leur permette de l'accuser : en effet, rien de coupable ne pouvait s'introduire ni dans ses actes, ni dans ses paroles. Mais les Pharisiens, dans leur malice, étaient à l'affût d'un grief d'accusation. Jésus appelait tous les hommes à l'espérance du royaume céleste et cela dans un monde corrompu, à l'encontre des superstitions et des religions inventées par les hommes. Allait-Il dès lors attaquer ceux qui détiennent le pouvoir de ce monde? L'interrogation des Pharisiens : *«Est-il permis ou non de payer le tribut à César ?»* veut mettre Jésus en défaut. Celui qui connaît les secrets les plus intimes de toute pensée (au regard de Dieu, rien de ce qui est caché dans le coeur de l'homme ne peut échapper), Jésus se fit donc présenter un denier et demanda de qui étaient l'inscription et l'effigie. Les Pharisiens répondirent : *«Elles sont de César»*. Jésus leur dit : *« À César, il faut rendre ce qui est à César, et à Dieu, il faut rendre ce qui est à Dieu»*. Réponse admirable, solution parfaite, parole céleste ! Il a équilibré de telle façon le mépris du monde et l'honneur dû à César, qu'Il dégage les âmes consacrées à Dieu de tous les soucis et embarras du siècle, quand il affirme qu'il faut rendre à César ce qui est à César.

En effet, si nous n'avons rien gardé qui soit à César, nous ne serons pas obligés de rendre ce qui lui

appartient. Si au contraire nous nous attachons à ses biens, si nous usons des droits que lui confère son autorité, si, à la façon des mercenaires, nous remettons notre liberté entre ses mains, comment trouver injuste qu'il faille lui rendre des comptes ? Mais nous devons rendre également à Dieu ce qui lui appartient, c'est-à-dire : corps, âme et volonté. Ces biens, nous les tenons de Lui, nous les avons reçus de Lui et ils ont prospéré par Lui. Aussi, reconnaissant leur origine et la cause de leur croissance, est-il tout à fait équitable de les rendre à leur auteur.

Vingt-troisième dimanche après la Pentecôte

Évangile : saint Matthieu 9, 18-26

Homélie de saint Ambroise

Remarquons d'abord ce que fait le Christ : avant d'aller ressusciter une morte, il commence par susciter la foi en guérissant une femme qui souffre d'une perte de sang. Et rempli de confiance à la vue de ce miracle, notre esprit va de cette première femme guérie vers celle qui est morte. De même, la Passion du Seigneur nous a valu Sa Résurrection dans le temps afin que nous croyions à la Résurrection et à la vie éternelle. De même aussi, l'Ange annonce à Marie qu'une femme stérile va enfanter pour que nous ne mettions pas en doute la conception virginale de Marie, comme Marie elle-même n'a point douté de la naissance de son fils après avoir appris qu'Élisabeth allait être mère.

Les serviteurs, est-il écrit, vinrent dire au Chef de la Synagogue: *«Ne l'importune pas»* (Luc 8, 49). Ceux-ci ne croyaient pas encore à la Résurrection que Jésus avait annoncée dans la Loi et qu'Il accomplit dans l'Évangile. Aussi, quand Il arriva à la maison, Il se rendit compte que bien peu croyaient au miracle qu'il allait faire. Alors le Seigneur dit: *«L'enfant n'est pas morte, mais elle dort»*. Mais eux se moquaient de Lui. Il est bien vrai que celui qui ne croit pas se moque. Qu'ils pleurent donc leurs morts, ceux qui les croient tels ; mais que ceux qui croient en la Résurrection voient dans la mort non pas une fin mais un repos. Jésus prit la main de la jeune fille et la guérit. Puis Il ordonna de Lui donner à manger, montrant par là que maintenant elle

était bien en vie et qu'il ne s'agissait pas d'un fantôme. Heureux celui qui se laisse guider par la Providence. Plaise au ciel qu'elle dirige aussi mes actions, qu'elle me prenne par la main, que le Verbe de Dieu conduise cette main, qu'Il m'introduise dans Son intimité, qu'Il détourne mon esprit de l'erreur et l'oriente vers le salut qui est la santé de l'âme, qu'Il donne Ses ordres pour que ma faim soit rassasiée, car Il a un pain à ma disposition, un pain qui est le Verbe de Dieu. Aussi la Providence a-t-elle comblé nos autels du Corps et du Sang de Dieu. Venez, nous dit-elle, mangez mon pain et buvez le pain que Je vous ai préparé (Proverbes 9, 5).

Vingt-quatrième dimanche après la Pentecôte

Évangile : saint Matthieu 24, 13-35

Homélie de saint Cyrille

Quand le Fils de l'homme viendra dans Sa majesté. Quand viendra-t-Il donc ? Sous quel aspect ? En la façon dont Il a dit Lui-même: *«Alors tous verront le Fils de l'homme venant sur les nuées avec une grande puissance et une grande gloire»*. Il ne viendra nullement abaissé et humilié comme s'Il n'était qu'un homme, mais avec la gloire et la puissance de la divinité. Il apparaîtra la seconde fois avec beaucoup de puissance et de gloire, puisqu'à nos yeux Il est apparu la première fois dans l'infirmité et l'obscurité. Il apparaîtra la seconde fois avec beaucoup de puissance et de gloire, puisqu'à nos yeux Il est apparu la première fois dans l'infirmité et l'obscurité. Mais pourquoi viendra-t-Il sur les nuées? Parce que c'est ainsi que Dieu paraît ordinairement : *«Les nuées et les ténèbres L'environnent»* (Psaume 96) et *«le Seigneur réside sur un nuage léger»* (Isaïe 19, 1). Et encore : *«Lui qui place Son trône dans les nuages»* (Eccl. 24, 7) et : *«un nuage le déroba à leurs yeux»* (Actes 1, 9) et, enfin : *«Lorsque le Fils de l'homme viendra sur les nuées»* (Marc 14, 62). C'est ainsi que le vit Daniel. C'est ainsi qu'alors Il viendra, non pas en secret, mais comme le Seigneur Tout-Puissant, avec une gloire digne de Dieu ; et Il refera toutes choses meilleures qu'auparavant. Les morts ressusciteront ; le corps terrestre, jadis exposé aux souffrances, dépouillera la corruption pour revêtir l'immortalité ; le Christ Lui-même en sera l'auteur, et Il

conformera à Son Corps glorieux ceux qui croient en Lui. Cet événement, Il l'appelle notre rédemption. Il dit en effet : *«quand ces choses commenceront à paraître, regardez et levez la tête, parce que votre rédemption est proche»* (Luc 21, 28).